

24 images

24 iMAGES

Encore un coup de maître

After Hours

Frédéric Julien

Number 26, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Julien, F. (1985). Review of [Encore un coup de maître / *After Hours*]. *24 images*, (26), 46–47.

AFTER HOURS

Encore un coup de maître

Frédéric Julien

En attendant que maître Scorsese nous fasse vibrer une fois encore avec d'autres chauffeurs de taxi dans d'autres rues minables, nous avons eu à nous contenter, sans trop rechigner, d'une modeste valse de pantins orchestrée par de piètres rois de la comédie. Puis nous avons vu le maître se démener comme un taureau enragé afin d'obtenir les fonds nécessaires pour tourner *La Dernière Tentation du Christ* d'après Nikos Kazantzaki. Mais l'arène était trop grande et les adversaires, la Moral Majority américaine et l'épiscopat français, des poids lourds qui eurent vite fait d'envoyer notre poids plume au tapis. Scorsese a porté sa croix jusqu'au bout, mais il a dû se résigner à laisser son projet entre les mains du Tout-Puissant. Ce dernier eut pitié de son humble sujet et lui envoya deux anges pour l'aider à se relever. Amy Robinson et Griffin Dunne sont deux jeunes acteurs devenus producteurs. Robinson n'était pas tout à fait inconnue du maître puisqu'elle avait incarné la blonde d'Harvey Keitel dans *Mean Streets* et, pour ce qui est de Dunne, il l'avait sûrement remarqué en état de putréfaction dans *An American Werewolf in London...* à moins que ce soit dans *Johnny Dangerously*. Quoi qu'il en soit, ces deux anges lui apportèrent le scénario d'*After Hours*, scénario béni entre tous puisque Scorsese accepta avec enthousiasme la proposition de le tourner et de prendre Dunne pour interpréter le rôle principal. «Marty» Scorsese a toujours été attiré par la comédie, de ses premiers courts métrages qui rendaient hommage à Syd Caesar et Mel Brooks jusqu'à son dernier film, *The King of Comedy*, où il avait un scénario

bourré de gags, et de trouvailles du meilleur comique. Scorsese s'est fait au fil des années la réputation de spécialiste de l'univers urbain et nocturne, ainsi que des paumés qui l'habitent: il avait devant lui un scénario dont l'action se déroule entièrement à New-York⁽¹⁾, en une nuit.

Le scénario en question raconte l'histoire à première vue banale d'un petit informaticien bien propre qui rencontre une fille charmante qui lui parle d'Henry Miller et des presse-papiers que fabrique sa copine artiste. Ils se donnent rendez-vous le soir même... à 11h30, chez elle dans le Sako. En acceptant cette invitation, Paul l'informaticien B.C.B.G. est loin de se douter qu'il va être victime d'un affreux cauchemar dont il essaiera toute la nuit de se sortir.

Imaginez par exemple que votre dernier billet de vingt dollars s'envole au vent. Que la fille avec qui vous voulez avoir du bon temps se suicide. Que l'entrée du bar punk où vous devez trouver de l'aide exige que vous vous fassiez faire une coupe de cheveux «Mohawk». Que la caisse du bar où vous voulez emprunter de l'argent est bloquée. Que la serveuse aguicheuse ne veut plus vous laisser partir. Que le barman est parti avec vos clefs d'appartement. Qu'une meute de locataires assoiffés de vengeance est à vos trousses parce qu'elle vous prend pour un cambrioleur. Il n'en faut pas plus pour créer une tension insoutenable, une atmosphère angoissante, des situations et des personnages rocambolesques, un rythme effréné... au point qu'on est pris presque infaillible-

Rosanna Arquette



⁽¹⁾ L'univers urbain pour Scorsese, c'est avant tout New York. Il est né dans la «Little Italy» et il fait partie de ces derniers Mohicans, comme Sydney Lumet, qui s'entendent à tourner dans la «Big Apple» plutôt qu'à Hollywood.

ment d'un rire hystérique. Personnellement, j'avoue avoir été quelque peu dérouté au début, mais le rythme de l'intrigue (en progression croissante) est tellement entraînant qu'on est vite pris au jeu.

L'humour «non-sense» qui nourrit l'action du film est particulièrement intéressant parce qu'il fait plus que dilater la rate: il fait réfléchir. Et si le mot est trop fort pour le spectateur passif, disons alors qu'il décape et décortique... qu'il désarme par l'absurde ce qui est déjà absurde. Dans l'exemple qui nous préoccupe, c'est la vie newyorkaise qui est vue comme absurde. Comme dans *Buffet froid* (de Bertrand Blier), dont l'humour se rapproche beaucoup de celui d'*After Hours* tout en étant bien français, les grandes cités-dortoirs étaient la cible de l'absurdité. Dans *After Hours*, il est tout à fait courant d'être témoin d'un meurtre en regardant par la fenêtre de l'appartement, comme il est tout à fait normal de placer une ligne Maginot de trappe-à-souris autour de son lit. Le «non-sense» nécessite avant tout une constance dans le ton pour être pleinement efficace. C'est ce qui manquait justement à *Notre Histoire* du même Blier. *After Hours*, par contre, remplit très bien cette condition. Une logique presque cartésienne entremêle les situations, fait avancer l'histoire et boucle le film d'une façon magistrale.

Mais il n'y a pas que le scénario qui fasse d'*After Hours* un excellent film. C'est que même dans un sujet imposé, on sent la touche du maître. Scorsese a d'ailleurs tenu à effacer tout doute de notre esprit en se mettant en scène lui-même, d'une façon bien hitchcockienne, aux commandes d'un «follow spot» dans la scène mouvementée du bar punk. Les cadrages et les éclairages sont comme toujours très soignés, mais on sent dans quelques gros plans audacieux mais inutiles que le réalisateur cherche à s'amuser. On remarque la même chose dans le choix «inattendu» de la musique: que ce soit avec un Mozart enjoué dans les scènes de bureau ou avec un flamenco frénétique dans la scène cocasse du taxi. Quant à la direction des acteurs, lorsqu'on connaît le souci de perfection et le sérieux que Scorsese accorde à ce domaine, elle ne pouvait qu'être impeccable. Rosanna Arquette démontre la même candeur que dans *Desperately Seeking Susan* mais cette fois-ci d'une manière plus inquiétante, Linda Fiorentino (*Vision Quest*) joue à merveille l'artiste punk, délurée et désabusée, Cheech et Chong, en cambrioleurs téméraires et «systématiques», reprennent avec la même espièglerie désopilante le duo qui a fait leur renommée et Teri Garr (*Frankenstein Jr, Close Encounter, One from the Heart*) nous charme encore

une fois avec ses yeux de biche en interprétant une serveuse «rétro-kitch» en mal d'amour. Il faut, pour conclure, souligner la justesse et la sobriété avec lesquelles Griffin Dunne incarne le personnage difficile de la victime (il est dans toutes les scènes); d'autre part, il faut aussi vanter son mérite d'avoir produit un petit bijou de film pour un budget très raisonnable de 4 millions \$... et surtout, sa gentillesse de nous avoir permis de voir encore une fois le maître à l'œuvre!

Linda Fiorentino et Griffin Dunne



Griffin Dunne

